

# 87 : UN VOYAGE D'ETUDIANT



*Une algérienne*

Ce récit est celui de mon premier voyage « au long cours ».

Je venais de sortir de Polytechnique, repliée à Villeurbanne pendant l'occupation allemande ; avant de rejoindre à Paris l'École des Ponts et Chaussées, je me lançai dans une expédition parfaitement irréfléchie, sans préparation aucune, et à peu près sans argent. Mes motivations étaient multiples : elles étaient peut-être en partie le contre coup d'un récent chagrin d'amour, mais aussi une manifestation d'un goût déjà prononcé pour l'aventure ; il y avait aussi un besoin de liberté, et peut-être aussi une vague intention de rejoindre l'Angleterre.

A cette époque tous les jeunes de la zone occupée étaient exposés au STO (Service de Travail Obligatoire) en Allemagne. Tous cherchaient un moyen d'y échapper. Un des projets avait été d'organiser la construction « bidon » d'un chemin de fer de Colomb Béchard à Gao. Les allemands avaient peut-être vu là un moyen de progresser ultérieurement en Afrique ; mais je crois surtout qu'ils ne furent jamais bien au courant.

Après avoir pris quelques contacts, je gagnais le port de Sète. Un cargo en partance pour



*Jeune marin marseillais*

Alger m'accepta comme passager plus ou moins clandestin. Mon voyage n'étant pas prévu, je n'avais aucune couchette disponible ; je m'arrangeai avec un marin qui travaillait de nuit et dormait de jour ; son étroit matelas était coincé juste derrière l'étrave, mais avait un hublot. J'y passai une nuit féerique. C'était l'été, l'étrave fendait l'eau en dérangeant des milliers de noctiluques (animalcules phosphorescents qui brillent au moindre dérangement), de sorte que l'étrave faisait jaillir des gerbes d'étoiles. Le visage collé au hublot, je progressais comme au pays des fées. Le voyage commençait au mieux.

A Alger, je pus prendre, en montrant ma carte d'officier, un train qui partait pour Oran : c'était de là qu'était supposé partir le chemin de fer fantôme pour Gao. L'idée de ce voyage, sans but précis, m'enthousiasmait, J'ignorais totalement où il me conduirait. Je ne me souviens que d'un détail, mais si j'ose dire, de poids ! Une énorme femme assise devant moi était une noire albinos aux cheveux roux ; j'ignorais que cela pût exister, et il me semblait donc m'enfoncer de plus en plus dans le royaume de l'imprévu. A Oran on me laissa m'embarquer sur un camion déjà chargé d'algériens se dirigeant vers le sud, en direction du chantier imaginaire. Je me souviens qu'au début, on longeait une amorce de voie ferrée. Sur le véhicule cahotant, j'étais, à ma surprise, le seul européen. Mais c'était l'époque de toutes les incohérences et personne ne s'en souciait. Le camion longea quelques oasis ; j'étais prêt à m'enchanter de tout ce qui m'arrivait. Je progressais dans l'inconnu, qui était en somme ce dont je rêvais. J'eus soudain l'impression qu'une main s'agitait en direction de ma poche. Tous ces algériens m'avaient accueilli avec de grands sourires et une bienveillante indifférence, mais à l'évidence l'un d'eux avait subodoré une bonne affaire. J'avais déjà le caractère un peu vif ; je tombai sur l'homme à bras raccourcis. Rétrospectivement je pense que mon geste était très irréfléchi, car les algériens sont rarement sans couteau, et moi je n'en avais pas. Cependant mon explosion de colère fut telle que l'homme ahuri alla se blottir plus loin.

La chaleur devenait écrasante ; arrivant à la hauteur de ce qui paraissait être le dernier oasis, le chauffeur décida une sieste, je mangeai la banane qui me restait et fis quelques pas en direction du premier gourbi. Là un vieil algérien me fit signe d'approcher, mon passage devait être pour lui une excellente distraction ; ce devait être un ancien de l'armée française ; il m'invita à entrer dans sa courette, m'offrant même un coussinet pour m'asseoir à l'ombre, puis me proposa de partager son repas ; c'était plus que je n'espérais, mais hélas l'enfer n'était pas loin car une femme apparut avec un plat rempli de sauce orange vif : c'était une purée de piment dans laquelle nageaient de rares morceaux de blanc de poulet. Il m'est impossible de décrire la brûlure de ma langue. Mais j'a-

vais été fort courtoisement accueilli, je représentais un peu la France ; il n'y avait pas à hésiter. Je plongeai de nouveau ma cuillère en souriant héroïquement ; chaque fois que je tom-  
bais sur un petit morceau de poulet, je l'écrasais longuement sur ma langue pour atténuer la douleur. Chacun de ces mor-  
ceaux était comme l'ombre fraîche d'une oasis; je continuai à sourire avec stoïcisme ! Mon hôte paraissait enchanté, et



*Tunisien au café*

m'offrit un grand bol de thé. Je me demande encore s'il avait eu le moindre soupçon de mes souffrances, mais il avait un si bon sourire que je crois qu'il se réjouissait tout simplement de la chance de m'avoir pour hôte. Nous nous quittâmes chaleureusement. A l'âge que j'avais, on supporte tout, il ne me reste de ce moment qu'un cuisant, mais excellent souvenir.

Je regagnai le camion qui abordait maintenant le Tanezrouft, zone du Sahara vide et plate comme un tennis. La prochaine étape, s'appelait «Bidon V »; je décidai de mettre fin à mon expédition qui finalement n'allait nulle part. J'eus la chance de croiser un camion qui remontait vers Oran, et d'y retrouver un cargo qui regagnait Marseille, je n'avais plus le moindre argent ; mais ma carte de sous-lieutenant me permit encore de monter dans le train et même de m'asseoir sans hésitation en première. Je commençais à ressentir la faim. J'avais en face de moi un monsieur sympathique, avec lequel je bavardai eu peu et racontai l'essentiel de mon aventure; il se leva quand la cloche du déjeuner passa dans le couloir. Al-  
lons-y, me dit-il aimablement, j'inviquais de vagues excuses : la fatigue, l'envie de dormir ; mais je devais avoir l'air un peu maigre et pas très convainquant. « Mais j'ai compris que nous sommes camarades, cher ami, je suis de la promotion une telle... et c'est moi qui vous invite ». Comment résister...Je me souviens encore du nom de mon bienfaiteur : il s'appelait Chadenson, il était PDG de la Lyonnaise des Eaux. C'est ainsi que je pus regagner Paris.